

Sakura DANS TOUS SES ÉTATS

*Avec «CERISIERS EN FLEURS»,
Damien Hirst, star anglaise de
l'art contemporain, signe sa première
exposition institutionnelle française,
dont les immenses toiles bousculent la
représentation figurative de la peinture
florale. Poétique et impressionnant.*

Par Sophie Rosemont.

Photographe Juergen Teller. Creative partner Dovile Drizyte.





*Chez Damien Hirst, qui aime les utiliser
«comme un paquet de bonbons», les couleurs doivent
être excessives, voire agressives.*





C'est en novembre 2020, après trois années de travail sans relâche, que Damien Hirst a officiellement terminé la série des «Cerisiers en fleurs». Sur la centaine de toiles en format XXL, trente sont exposées aujourd'hui à la Fondation Cartier de Paris. «C'est un endroit ouvert aux métamorphoses, explique son directeur, Hervé Chandès, car la lumière fabrique l'espace dans un mouvement permanent. Ce qui offre une lecture de l'œuvre de Damien particulièrement tendue.» D'autant que ces sakuras, comme on les appelle en japonais, sont peints par différentes couches sous influence de l'*action painting* des années 50. Ni totalement figuratives, ni franchement abstraites, elles fascinent par leurs couleurs et leur poésie vivace. «On y retrouve la dimension à la fois resplendissante et tragique de l'œuvre de Damien, qui a toujours accordé une grande importance au vivant, commente Chandès. La relation entre l'œuvre et celui qui la regarde est très directe, sans intermédiaire. On reconnaît le sujet, même si le sens du cadrage est extraordinaire.» Depuis 1988 et l'exposition «Freeze» où, alors étudiant au Goldsmiths College de Londres, Hirst s'impose comme la figure de proue des Young British Artists, il n'a jamais cessé de surprendre, d'agacer, de choquer : requin immergé dans du formol, vache découpée, crâne recouvert de pierres précieuses, armoires à pharmacie bourrées de pilules, fausses découvertes sous-marines... Or, il a aussi témoigné de son appétence pour la peinture avec «Spot Paintings», «Visual Candy» ou «Veil Paintings» qui ont, au fil du temps, nourri les «Cerisiers en fleurs», sans doute sa proposition la plus spirituelle. Hirst nous embarque dans la visite de son gigantesque atelier londonien et se livre, sans tabou, sur son œuvre – et donc sa vie.

Comment s'est déroulé le shooting avec Juergen Teller ?

Très bien, nous nous connaissons car nos fils sont dans la même école et sont amis. Or, je décois souvent Juergen car c'est un dingue de foot, il supporte le Bayern de Munich, et j'ai beau être originaire de Leeds, je n'ai rien à faire des Leeds United. Moi, ce que j'aime, c'est le billard...

Et la peinture ! Cette fois, vous avez décidé de l'investir pleinement... Retour aux sources ou nouveau départ ?

Les deux. Je me souviens que ma mère était très créative même si elle n'était jamais allée en école d'art. Elle avait peint des points bleus sur la porte d'entrée de notre maison et j'ai réalisé il y a peu que cela ressemblait à mes propres «Spot Paintings». Enfant, je rêvais de toucher à la peinture de ma mère, ce qu'elle m'interdisait pour que je n'en mette pas partout. De quoi susciter un fort désir transgressif... que j'ai oublié, pendant longtemps.

Qu'est-ce qui a motivé cette centaine de toiles grand format exclusivement dédiée aux sakuras ?

Je voulais ressentir une journée d'été. Que les peintures soient à la hauteur des arbres, tellement grandes que l'on puisse s'y perdre. *In your face!* Il y a des cerisiers dans mon jardin et, tous les ans, je les observe durant les deux semaines où ils sont en fleurs. On se situe alors quelque part entre le contrôle et l'euphorie. J'ai dû beaucoup expérimenter afin de créer cette impression de pétales éclatants. Chez Seurat, Monet ou Bonnard, dont les représentations de cerisiers m'ont marqué lors d'une rétrospective parisienne que j'avais visitée adolescent, la couleur est cruciale, mais sans l'énergie qu'il y a chez Jackson Pollock ou Francis Bacon, qui jetaient littéralement la peinture.

Cette manière de peindre proche de l'action painting vous est-elle thérapeutique ?

Oui, car il y a là quelque chose de profondément naturel. L'ensemble joue avec la gravité avant de disparaître. La vie et la mort, ce drame permanent... Récemment, je parlais à mon fils de 16 ans qui m'affirmait que la peinture, c'est chiant. De tout mon travail, seules les installations *Pharmacy* lui plaisent ! Ce à quoi j'ai rétorqué qu'au contraire, je pouvais éprouver les mêmes sensations que celles procurées par un sport extrême. Je monte super haut et plonge très bas aussi, je perds pied avec le monde. Dans la peinture, tu risques tout et tu peux tout perdre. Il y a tellement de couleurs et de formes. Tout est risqué, ce qui incite à la quête de nouveauté.

Peut-on considérer comme passionnelle votre relation avec les couleurs ?

Oui, elles viennent à moi instinctivement, comme si j'arrivais à résoudre tous les problèmes avec ! Il faut les mélanger à la manière d'un magasin de bonbons pour enfants. Bonnard est le meilleur coloriste que la terre ait jamais connu. C'est plus que beau, c'est excessif, agressif. Pour mes cerisiers en fleurs, j'ai commencé avec du blanc teinté de marron et du bleu, mais c'était sinistre. Jusqu'à ce que je réalise que le spectre de la lumière donnait naissance à une multitude de couleurs. Et qu'en grand format, c'était encore mieux, pour affronter les grands écrans et les panneaux géants de nos villes.

Cette série se situe à la croisée de l'abstraction et du classicisme, auquel vous faites volontiers allusion, notamment par les noms de certaines toiles, Archangel Raphael Blossom ou Cherubim...

Oui, l'idée était d'être à la frontière des deux. Au début, je craignais d'insuffler du figuratif à la peinture abstraite. Quand on observe les œuvres de Soutine, De Kooning ou Goya, on comprend qu'ils pensent la peinture. Enfant, les fleurs de cerisiers peintes par ma mère me semblaient, en revanche, coller parfaitement à la réalité. Ces deux ressentis se sont mêlés. J'ai été mu par l'énergie chaotique de la douleur. Et du risque, une fois encore.

L'art a-t-il sauvé votre vie ?

Je pense que l'art est plus important que la vie et je n'ai jamais imaginé faire autre chose. Il y en a toujours qui préfèrent telle ou telle de mes périodes et, évidemment, tout ne se vaut pas...

«JE PENSE que l'art est plus important que la vie et JE N'AI JAMAIS IMAGINÉ faire autre chose.»





Une centaine de toiles grand format exclusivement dédiée aux sakuras.

Cependant, quand je vois certains chanteurs qui s'estiment heureux lorsqu'ils usent jusqu'à la corde le seul tube de leur catalogue, je ne peux pas me plaindre. Très tôt, j'ai pu créer mon propre avenir. Ça a fonctionné sans que je réalise que j'étais artiste ni, par la suite, que je pourrais gagner ma vie. À mes débuts, mon œuvre se résumait à des trucs collés sur le frigo de la cuisine !

Y compris la fameuse photographie With Dead Head, où l'on vous voit poser ado, à côté d'une tête de cadavre ?

... Ha, ha, j'ai eu de la chance de faire des choses variées ! Les années 90, c'était un âge d'or. Les gens me félicitaient beaucoup, mais je savais qu'il ne fallait pas que je me perde. Que cela n'allait pas durer. Et que c'était dangereux : en haut comme en bas de l'échelle, on peut facilement être détruit. Ce n'est qu'au milieu qu'on arrive le mieux à se préserver. Et, après la sculpture et les installations, je préfère de loin être peintre. Beaucoup de gens m'ont toujours questionné sur l'argent, en particulier sur la valeur de *For the God of Love*, mais jamais on ne m'interrogera sur une toile. On ne juge pas la *Mona Lisa* sur son prix de fabrication, on en accepte simplement la magie...

On vous a souvent reproché de travailler avec des assistants, ce qui était pourtant le cas de Michel-Ange et autres de Vinci bien avant vous. Mais pas sur «Cerisiers en fleurs» ?

Pas tout le temps, non. Lorsque la pandémie est arrivée, j'avais deux ou trois assistants qui m'aidaient sur la peinture, nettoyaient mes pinceaux, mettaient de la musique que je n'appréciais pas toujours... Me retrouver seul a tout changé. J'ai réalisé à quel point j'aimais le silence pour peindre.

Et si vous aviez mis de la musique, quelle aurait été votre playlist ?

Les Beatles, leur chanson *Tomorrow Never Knows* est exceptionnelle, elle annonce le chaos à venir, j'aime aussi l'électro d'Aphex Twin, les jeunes rappeurs anglais comme Popcaan, le reggae de Jimmy Cliff. Et le punk, notamment des Clash, dont faisait partie mon ami Joe Strummer. Même si c'est très étrange d'écouter sa voix depuis sa mort.

Vous étiez aussi proche du performer Leigh Bowery, figure de proue des nuits londoniennes et new-yorkaises...

Leigh était génial. Je me souviens d'une interview dans un journal. À «qu'est-ce qui compte le plus pour vous ?», il avait répondu : «Mon manteau de fourrure», alors que les campagnes anti-fourrure commençaient à prendre beaucoup d'ampleur. Et quand on l'avait interrogé sur ses regrets, il s'est montré d'une honnêteté folle : «Des relations sexuelles non protégées avec un millier d'hommes» [Bowery est mort des suites du sida en 1994, ndlr]. En une phrase, il avait fait de ce questionnaire ennuyeux un happening très émouvant.

Quel est votre rapport à Londres, qui vous a vu éclore en tant qu'artiste ?

Je viens du nord de l'Angleterre, j'adore Londres depuis toujours. On s'y perd tellement c'est grand, et l'énergie peut être envahissante. Lorsque mes enfants étaient petits, j'ai acheté une maison familiale à Devon, où je m'enfuyais pour échapper à la ville. Aujourd'hui, ils ont grandi et c'est l'inverse : je vis le plus clair de mon temps à Londres.

D'autant plus que vous y avez fondé votre propre galerie, Newport Street Gallery.

Au début, je ne montrais que mon propre travail ou des œuvres tirées de ma collection personnelle, mais les gens ont eu envie de voir autre chose... et moi aussi. Bientôt, je vais exposer des œuvres de Richard Estes, un peintre américain hyperréaliste des années 70 que j'adore. On s'amuse beaucoup en étant galeriste, c'est peut-être pour ça que beaucoup d'entre eux sont fous !

Quel est votre rapport avec les réseaux sociaux, notamment Instagram, où vous êtes très actif ?

Avant le confinement, je ne réalisais pas leur importance. Pour moi, c'était un truc de gamins. Vu que cette exposition a dû être reportée deux fois, je me suis retrouvé sur Instagram où j'ai constaté que j'atteignais des millions de vues... C'est énorme. De plus, faire des vidéos, les poster, répondre aux commentaires de personnes du monde entier qui apprécient notre travail, ça fait du bien quand on a toutes les raisons de déprimer. Et c'est sur Instagram que j'ai été contacté par Hervé Chandès ! J'étais ravi qu'il me propose d'exposer à la Fondation Cartier. Le jardin, l'architecture et la lumière, c'est formidable.

Votre œuvre a très souvent évoqué la mort sous toutes ses formes. On la retrouve encore dans la floraison des cerisiers, dont la signification est ambivalente...

Oui, elle représente un moment, assez court, entre deux mondes. Certains y voient de la joie, de l'amour et de la célébration, d'autres de la tristesse, de la déchéance. La vie et la mort. Et justement, j'ai réalisé récemment que j'avais plus de temps derrière moi que devant moi, je ne me sens plus vulnérable. Un jour, je suis allé dans la maison de Louise Bourgeois. Elle était très âgée et je regardais les interrupteurs et les murs qui tombaient en lambeaux, aussi vieux qu'elle. On avait envie de tout refaire ! C'est ce qui m'arrive avec «Cerisiers en fleurs». Oui, j'ai fait de l'art conceptuel et minimaliste, mais j'ai vieilli et il fallait changer ma perspective avant que tout ne s'écroule.

La mort vous effraie-t-elle ?

Si ma mère m'a toujours appris à me confronter à ce qui est inévitable, je crois en l'impossible au travers de l'art... ce qui se rapproche de la croyance en Dieu, qui doit elle-même aider à supporter l'idée de disparaître. Or, je n'aurais rien contre d'essayer l'immortalité, juste pour voir. Mais pas trop longtemps ! ♡

Damien Hirst, «Cerisiers en fleurs»,
Fondation Cartier, 75014 Paris.
Jusqu'au 2 janvier 2022. fondationcartier.com

Assistant photographe Tom Ortiz.
Post-production Catalin Plesa@quickfixretouch.